

BELLECOUR-JOURNAL

BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Administration : rue Centrale, 32

Abonnements : un an, 7 francs; six mois, 3 francs 50.
Pour les départements, 1 fr. en sus

LYON

Annonces et réclames : OFFICE DE PUBLICITÉ LYONNAISE, 32, rue Centrale.
Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Lire page 4 : **LE CAVALIER NOIR**, roman Lyonnais illustré, par Pierre VIRÈS

SOMMAIRE

Coups de lorgnette, par Marin THIBAUT. — Les premières de la semaine, par Léon DELION. — A l'Hôtel Drouot, par Un Collectionneur. — **Le Cavalier Noir**, par Pierre VIRÈS. — Un Mère, par Jules BRÉMONT. — Petites Nouvelles. — Spectacles de la semaine.

COUPS DE LORNETTE

Gamineries politiques. La vie littéraire. Le nouveau roman de Daudet. Ses débuts littéraires. Théâtres : *la Glu*. Richepin, Raoul Ponchon. « *Monsieur le Ministre*. » Claretie. « *Le nom*. » Bergerat.

Paris a la fièvre, franchement, est-ce qu'il ne l'a pas toujours eue? Comment ne l'aurait-il pas d'ailleurs avec la vie qu'il mène et les excès de toute sorte auxquels il se livre. Plus que jamais Paris me fait l'effet d'un pauvre homme vêtu d'oripeaux éblouissants, ayant de faux mollets, un faux ventre, un cœur d'artichaut et, avec tout cela, pas solide du tout, ce qui est très naturel avec une aussi singulière constitution. Le voyez-vous marcher le nez au vent, les pieds dans la boue, la tête en feu, toujours à l'affût de quelque nouvelle à sensation, dormant peu, mangeant mal, vivant avant tout pour le plaisir des yeux et des oreilles?

Ce qu'il voit et ce qu'il entend, par exemple, est phénoménal et suffirait pour abêtir la province qui n'a pas idée de ces choses-là! Car, vivant moins par les nerfs, elle a du sang, la province, et du bon! Paris lui reproche son air sérieux et grave, mais elle, sans s'émouvoir, hausse les épaules en voyant ce grand dadais de Paris qui rit à se tordre, à propos de tout et à propos de rien.

Gamineries que tout cela, dit la province, et elle a raison, car, franchement, est-ce bien sérieux tout ce qui se passe à Paris? La scène politique ne ressemble-t-elle pas à Guignol auquel on aurait mis des rallonges? regardez bien : vous allez voir une Chambre dans laquelle on ne se débat pas, on se démène : l'anti-chambre de Charenton : un ministère qui tombe et un Président qui lui tend vainement la main pour l'aider à se relever, et aux alentours du Palais Bourbon, une nuée de badauds qui ont le nez en l'air et se hissent sur la pointe des pieds pour tâcher d'entrer. La parade même ne leur suffit pas : ils veulent tous entrer dans la baraque, pour voir les honorables se donner des

gifies, histoire de faire rire les galeries. Et Dieu sait si l'on rit à gorges déployées. Regardez plutôt ces dames dont les corsages multicolores et les chapeaux jardinière fleurissent les tribunes : comme elles se penchent pour mieux voir et se faire voir!

Parmi les plus élégantes — lisez les plus simples et les plus belles — j'aperçois madame Alphonse Daudet que l'on félicite.

J'entends prononcer le mot d'*Evangeliste*, l'apparition de ce nouveau livre il y a trois semaines, aurait été certainement le grand événement du jour; mais la politique prime tout, même l'art, ô décadence! N'importe, Alphonse Daudet a fait son chemin... en peu de temps comme il a grandi littérairement parlant!

Dieu sait pourtant si les débuts ont été pénibles! Quelle déche, mon Empereur, comme il disait un jour gaiement en présence du duc de Morny qui souriait en l'écoutant.

Un peu plus tard, il y a quinze ans de cela, j'avais le bonheur de rencontrer Alphonse Daudet chez un violoniste célèbre et dont artistes et gens de lettres célébraient surtout l'hospitalité traditionnelle. Or, la maison A... c'était la maison du bon Dieu! comme on disait en ce temps là... Tous ceux qui avaient un roman en poche et l'appétit ouvert la connaissaient.

L'excellent violoniste avait une fille charmante qui paraissait rarement. Daudet l'entrevit et l'aima. Le mariage eut lieu, ce fut le dénouement du *Petit Chose*. Le Paradis après l'enfer littéraire.

Dix ans plus tard...

Nous sommes dans une autre maison du bon Dieu! Que voulez-vous! il y en a plus d'une à Paris. Le propriétaire..., non le locataire principal, est M. Lefèvre..., un fin lettré qui a du cœur, ce qui ne gêne rien.

La table est encore ouverte... elle l'est toujours, et la nappe toujours mise. Tout autour, j'aperçois des hommes qui mangent énormément et discutent vivement... Deux surtout ont une tête de caractère, comme on dit en style d'atelier..., l'un d'eux est superbe avec ses grands yeux noirs, ses cheveux en broussailles et sa taille herculéenne, c'est Richepin qui vient de lire ses *Chansons des Gueux*.

L'autre, M. Raoul Ponchon... un maigre, mais dont les yeux noirs lancent des éclairs, interrompt tout à coup et m'emprunte mon pardessus, pour aller chercher au dehors une pipe de tabac.

Nous sommes en été, mais le temps du carnaval est fini; Raoul Ponchon lui-même, n'ose pas sortir en costume de Breton...

celui qu'il affectionne pourtant, mais qu'il porte discrètement à la maison.

Depuis, le temps a marché, les hommes aussi, Richepin a fait jouer *la Glu*... un succès littéraire : au point de vue scénique un Four, c'était écrit.

Raoul Ponchon qui était un poète, est resté tel, mais il est devenu riche et s'habille comme tout le monde : la ballade qu'il a composée pour *la Glu* a triomphé du mauvais goût, même des spectateurs.

Que vous dirais-je pour finir ? On parle du drame de Claudie que M. Dumas a eu le bon esprit de refaire. On répète le drame de Bergerat : *le Nom*... Un nom qui tiendra l'affiche superbement.

MARIN THIBAUT,

P. S. Que m'apprend-on ?

Le *XX^e siècle*, ce nouveau journal littéraire qui fait tapage à Paris, doit écrire, sur la *vie artistique à Lyon*, une chronique à sensation.

Nous verrons bien ? Mais votre opinion confrère S. V. P. en attendant plus amples renseignements. Y aurait-il quelque scandale sous roche?... Les canuts ont la tête si près du bonnet.

M. T.

LES PREMIÈRES DE LA SEMAINE

Paris, 3 février.

Pénurie complète de nouveautés théâtrales la semaine dernière, en revanche, cette semaine cinq *premières*. Je suis obligé de faire un choix et naturellement, je parlerai de *la Glu* qui fait tant causer d'elle. Peut-être aussi, de *Mamzelle Nitouche*. La semaine prochaine, une belle *première* à l'Odéon. Donc, pas de chômage.

Le théâtre de l'Ambigu vient de nous donner *La Glu*, drame en cinq actes et six tableaux de M. Jean Richepin.

La première représentation était attendue avec une certaine impatience. Les journaux faisaient du bruit autour de la pièce. On discutait par avance les tendances de l'auteur. Ses amis, et ils sont nombreux, — car Richepin est un sympathique, — pronostiquaient un triomphe. Les prudents attendaient, car ils savent que rien n'est moins certain que la destinée d'une œuvre théâtrale.

C'était la première bataille que l'auteur de *la Chanson des Gueux* livrait. Le soir de la première, toutes les dispositions étaient prises, comme pour soutenir un combat acharné. Une partie de la salle était remplie d'enthousiastes, dont l'attitude par trop belliqueuse dénotait assez maladroitement une foi peu vive dans l'issue de la lutte.

Qu'est-ce donc que cette pièce qui avait le don d'exciter ainsi, l'ardeur de quelques uns et la curiosité de tous ?

Il faut l'avouer franchement, *la Glu* n'est qu'un mélodrame qui n'a même par pour lui la nouveauté des situations. En l'écoutant, nombre de pièces, qu'il est inutile d'énumérer nous revenaient à la mémoire. La langue est tantôt naturaliste et tantôt presque poétique. Ce mélange hybride n'a pas eu l'heur de plaire beaucoup.

La Glu est le surnom que s'est décerné Fernande, femme mariée, qui s'est séparée de son mari, pour se jeter avec frénésie dans la courtisanerie la plus éhontée : Ce surnom, Fernande le mérite à tous ses points de vue. Elle a la passion du mâle, « *qui s'y frotte s'y colle* » a-t-elle pris pour devise ; et c'est vrai, il n'est pas d'homme qui en la voyant ne se sent possédé du désir impérieux de l'étreindre. Elle se donne du reste à tous ; à ceux surtout qui peuvent satisfaire ses fantaisies les plus insensées.

Et cependant, elle est loin d'être belle. La figure est laide, le corps est informe. Voici le portrait que nous en donne Richepin, portrait que je transcris ici fidèlement.

« A première vue, c'est la laideur seule qui frappait. Il n'y avait point de doute possible, pensait-on, devant ce *faciès* blême, troué de deux yeux ternes jusqu'à en paraître éteints, devant ce front bombé

mal couvert par les boucles d'une tignasse évidemment teinte en jaune, devant ce nez d'un camard insolent, aux ailes trop retroussées et criblées de tannes ; devant cette bouche en coupure saignante.

« On n'avait pas même envie de dire, comme on a coutume envers les femmes à figure défectueuse : — Elle n'est pas jolie, mais elle est si bien faite.

« Le corps, en effet, ne rachetait point par la pureté ou l'opulence des formes la mauvaise impression de cette tête ingrate. Malgré ses trente ans prochains, il était resté maigrillon, anguleux, comme celui d'une pensionnaire mal nourrie et minée de secrètes luxures. Le cou grêle s'emmanchait durement au-dessus de deux salières où s'accumulait l'ombre. Les bras eux-mêmes, que la maturité arrondit et capitonne chez les plus sèches et jusque chez les vieilles filles, demeuraient fuselés et sans grâce, avec le coin de l'épaule un tantinet montant et le coude irrémissiblement pointu. Sur les hanches étroites, le buste se dressait d'une venue, tout à fait plat par devant, et bossué par derrière de deux petits monticules à l'arête des omoplates, si bien que la poitrine semblait sens devant derrière. Seules, sous la croupe ravalée et le ventre de limande, les jambes pouvaient passer pour belles : jambes de garçonnet d'ailleurs, mais dont la cuisse un peu creuse, le genou saillant, la cheville menue et le mollet attaché haut avaient une sveltesse élégante.

« Et cependant, malgré tous ces défauts, ou peut-être à cause d'eux, la créature attirait le regard et le retenait, et de cette laideur émanait un charme singulier, indéfinissable, irrésistible pour quelques-uns. »

Oui, irrésistible, car ses amants, ignorant sa qualité de femme mariée, ne demandaient pas mieux de l'épouser pour de bon. A l'époque romantique on aurait dit d'elle : c'est la femme fatale, à qui rien ne peut résister. Elle a la puissance diabolique du mal. Elle est le mal lui-même.

Le drame se passe tout entier sur les bords de la mer, à quelques pas du Croisic. Après avoir vidé de toutes les manières un jeune imbécile, Adolphe de Kernan, il a plu à Fernande de s'en venir au Croisic, pour effectuer la même opération sur l'oncle d'Adolphe, le vieux comte de Kernan. Elle réussit sans peine. Mais voilà qu'un jour elle rencontre un jeune pêcheur, Marie-Pierre, dont la forte musculature l'éblouit et la tente. C'est un innocent que ce Marie-Pierre, il n'a pour lui que sa carrure d'Alcide. Fernande l'engluie comme les autres. Et cependant Marie-Pierre a une douce fiancée, la jolie Naïk. Il a une mère, Marie-des-Anges, mère farouche qui a pour son fils, le dernier de cinq, — les quatre autres sont morts à la mer, — le sentiment passionné d'une louve pour son petit. Rien n'y fait, Marie-Pierre oublie Naïk, il oublie sa mère pour Fernande. La Glu lui apprend la science de l'amour, et, pour elle, Marie-Pierre renierait son Dieu. En vain Marie-des-Anges vient le chercher, jusque dans la demeure de Fernande. Celle-ci fait un signe, et Marie-Pierre chasse sa mère.

Quant aux deux Kernan, l'oncle et le neveu, leur démoralisation est telle, ou plutôt leur cœur est tellement vicié, leur sens corrompu par leur contact avec la Glu — que pour la ravoïr, ils sont tout prêts à lui pardonner sa liaison avec le pêcheur.

C'est à ce moment que surgit le Deus ex-machina, le mari de Fernande, le docteur Cézambre, établi depuis longtemps au Croisic, et qui reconnaît dans la Glu sa propre femme. Devant les Kernan, devant Marie-Pierre épouvanté, il la chasse ignominieusement, en dévoilant à tous la conduite infâme de celle à qui il a donné son nom. Fernande se prépare à retourner à Paris ; mais elle veut emmener Marie-Pierre qui seul a pu lui faire connaître l'assouvissement. Elle fera de lui son mâle de cœur ; Marie-Pierre va céder peut-être ; alors transportée d'une fureur insensée, Marie-des-Anges, la vieille Bretonne se saisit d'une hache et brise le crâne de la Glu. Ainsi meurt la femme fatale. Le docteur Cézambre prend le crime pour lui. La justice ne saurait inquiéter le mari outragé.

Comme on le voit l'originalité manque à ce drame ; quelques scènes bien frappées l'ont empêché de tomber ; mais il n'a pu, malgré tout obtenir le succès rêvé par l'auteur et ses amis.

M^{mes} Agar, Réjane, Charlotte Raynard, Bévalet ; MM. Lacressonnière, G. Richard et Decori, ont admirablement interprété leurs rôles ; grâce à eux la bataille n'a pas dégénéré en défaite.

LÉON DELION.



A L'HOTEL DROUOT

Paris 2 février.

Mon cher Directeur,

Je n'ai rien de plus curieux à vous envoyer cette semaine que le catalogue détaillé de la vente Sarah Bernhardt. L'extrait que vous pourrez en faire pour nos amis de *Bellecour Journal* intéressera certainement plus d'une jolie femme. A Paris, je connais déjà un grand nombre de dames du meilleur ton qui se proposent d'aller à cette vente qui compte 134 objets, brillants et bijoux, et qui arrivera à des chiffres fabuleux, si j'en crois les *potins* et les racontars du boulevard.

Bellecour Journal sera certainement le premier à donner ce catalogue, car à l'heure où nos amis auront leur journal, le catalogue n'aura pas été encore livré au public. Vous l'avez avant la lettre, grâce à l'extrême obligeance de M. Arthur Bloch, l'expert, qui a bien voulu me remettre un des deux exemplaires qui lui étaient donnés pour la correction. C'est donc une vraie primeur pour Lyon, qui devance Paris, et ses feuilles les mieux informées

CATALOGUE de diamants, colliers et bracelets en perles, très beaux bijoux, etc., le tout appartenant à M^{me} Sarah Bernhardt-Damala, et dont la vente aura lieu Hôtel Drouot, salle n° 1, le jeudi 8, vendredi 9 et samedi 10 février 1883, à 2 heures.

EXTRAIT DU CATALOGUE

COLLIERS ET DIADÈMES

1. — Magnifique diadème formant collier, tout en brillants, émeraudes, rubis, et roses, représentant des guirlandes de fleurs et de feuillage. Travail remarquable de bijouterie.

3. — Un beau collier de forme originale, fermé d'un tour de cou à ressort, tout paré de roses et enrichi d'une magnifique chute, représentant des rubans enlacés, tout en brillants auxquels sont appendus sept très-gros solitaires et onze brillants de différentes dimensions.

4. — Beau collier de vingt-six chatons en brillants, montés à griffes, entrecoupés de fleurs entre deux rangs de brillants.

5. — Un beau collier, composé d'une guirlande de fleurs entrecoupée de feuillages et de rubans gracieusement noués, tout en brillants et roses.

7. — Rivière, composée de cent quarante chatons en brillants.

9. — Collier, composé de chatons en émeraudes, entourage et monture en roses entrecoupés de brillants montés à griffes.

PERLES

10. — Beau collier de deux rangs de perles noires et grises, composé de quatre-vingt-quinze perles entrecoupées de rondelles en roses.

11. — Un beau bracelet de neuf rangs, composé de cinq cent soixante-treize perles, avec riche fermoir tout en brillants et ornements en roses. A ce bracelet est adaptée une double chaîne de sûreté, en or, mat, avec fermoir en brillants et roses.

12. — Un beau bracelet de neuf rangs, composé de cinq cent soixante-treize perles, avec riche fermoir saphir, brillants et roses. A ce bracelet est adapté une double chaîne de sûreté, en or mat, avec riche fermoir en brillants et roses.

BRACELETS

20. — Très beau bracelet, composé de trois rangs de brillants, monté à griffes et enrichi de trois chatons ornés au centre l'un d'un rubis, les autres de saphirs entourés de brillants.

24. — Beau bracelet souple, en brillants, enrichi de neuf œils de chat.

25. — Joli bracelet, composé de douze carrelages en brillants entrecoupés de saphirs cabochons, montés en griffes.

27. — Bracelet en or mat, enrichi de neuf brillants, de chutes et griffes en roses.

29. — Bracelet en or poli, enrichi de neuf émeraudes, de chutes et griffes en roses.

BROCHES

42. — Très belle broche de corsage, forme bouquet de fleurs, tout en brillants, composée de cinq marguerites de feuillages et de boutons.

43. — Très belle broche, forme poignard, dans sa gaine, tout en brillants, roses et saphirs.

44. — Belle broche, forme flèche, tout en brillants et saphirs.

45. — Jolie broche, forme bouquet d'églantines et de feuillages, tout en brillants.

52. — Broche de corsage, forme bouquet de marguerites en brillants, roses, émeraudes, rubis, perles et saphirs.

BIJOUX DIVERS

60. — Beau cache-peigne tout en brillants, représentant des feuillages entrecoupés de chatons.

62. — Libellule en grenats, émeraudes, rubis et roses.

65. — Joli flacon, en or rouge, au chiffre S. B. en roses avec devise « *quand même* » et trophée allégorique de la comédie et de la tragédie. Les extrémités sont enrichies d'une émeraude cabochon entourée de brillants et de cartouches en roses.

65. — Jolie petite bonbonnière, en or mat, avec chiffre S. B., gravé et devise « *quand même* ». Le couvercle est enrichi d'un gros saphir étoilé entouré de roses.

67. — Peigne en or de couleur, finement ciselé, représentant un trophée allégorique de la comédie et de la tragédie, enroulé dans une banderole à la devise « *quand même* ».

71. — Jolie tabatière, rectangulaire, en or guilloché avec bordure en or ciselé de couleur. Époque Louis XVI.

73. Beau bijou pendentif en or émaillé, représentant un pélican au milieu de guirlandes de laurier et de fleurs, orné de pampilles et enrichi de brillants de table et de rubis. Le revers est émaillé. Travail attribué au xvi^e siècle.

79. Tabatière en écaille, montée en or, offrant sur le couvercle une jolie miniature, portrait de gentilhomme du temps de Louis XVI; signé Hall.

98. Flacon en émail de Bétersée, fond bleu, avec médaillon à fleurs et paysages; Louis XV.

114. Bracelet en argent ciselé, partie doré, Travail indien.

115. Grand médaillon en argent. Travail indien, représentant une divinité.

ARGENTERIE

116. Une belle couronne en argent doré, finement ciselé, travail partie repoussé et à jour, enrichie de pierreries, rehaussée d'émaux. Tout autour se détachent des animaux symboliques, courant au milieu d'arabesques, et des aigles aux ailes déployées, perchés sur des rinceaux fleurons. Le sommet, surmonté d'un accouplement d'aigles et de dauphins, est supporté par six branches, de forme élégante et cintrée, s'appuyant sur des chapiteaux, et couvertes de fleurs, d'arabesques, de figures chimériques et d'oiseaux. Chaque branche se termine par un aigle couronné. Travail remarquable, attribué à la fin du xvi^e siècle.

117. Très belle aiguière en argent repoussé et ciselé, décorée sur panse de bustes allégoriques des saisons, se détachant sur des cariatides à rocailles. Le devant est orné d'un masque, et l'anse est formée d'une cariatide de naïade se perdant dans une volute et abritée par une coquille. Au-dessus du buste de l'Été est gravée une armoirie; la gorge et le pied sont décorés de rinceaux et d'entrelacs gravés, style Louis XIV.

118. Grand et beau vase avec couvercle en vermeil repoussé, couronné par un aigle aux ailes déployées. (*Souvenir from Hollingshead and Mayer french season. London 1881.*)

126. Gobelet sur piedouche en argent doré, finement gravé, décoré d'oiseaux et de feuillages, avec inscription: *Alla divina Sarah-Bernhardt, souvenir de Hampton. Dimanche 26 juin 1881.*

Il convient d'ajouter à cet extrait une foule de bracelets, broches, bijoux de toutes sortes, objets d'art, orfèvrerie, qui font de cette exposition le plus bel écrin qu'on puisse imaginer.

UN COLLECTIONNEUR.

LE CAVALIER NOIR

Par Pierre VIRÈS (1)

La Ligue (suite)

— Qu'est devenu le cardinal de Guise ?

— Il passa toute une nuit avec notre archevêque, enfermé dans un galetas. Sur les huit heures du matin, le capitaine de Guast entra et dit au cardinal : « Monsieur, le roi vous demande. — Nous demande-t-il tous deux ou moi seul ? — Je n'ai charge d'appeler que vous. » Il sortit et fut aussitôt mas-

sacré.

— Au moins Monseigneur de Pinac a-t-il pu leur échapper ?

— Hélas ! il allait partager le même sort quand les prières de son neveu, le baron de Luz, lui obtinrent la vie sauve. Il m'écrivit aujourd'hui du château d'Amboise où il languit prisonnier depuis trois mois sous la garde du sire de Guast. Son geôlier demande trente mille écus pour sa rançon ; j'implore votre secours pour m'aider à parfaire cette somme. »

Un frémissement d'horreur courut dans l'assemblée, les malédictions commencèrent à s'élever contre le roi et ses conseillers. Nemours profita de cette exaspération pour l'exciter encore davantage :

— Qui de vous, demanda-t-il, connaît un certain Baillou, ancien guidon de La Tour, le frère du maréchal de Retz ?

— Moi, moi, dirent à la fois Benoît de Montcounis, sieur de Liergues, et deux notables : Alexandre Pollalion, et Baptagal Pecoul.

— Reconnaissez-vous sa signature au bas de cette lettre ?

— C'est bien la sienne, nous l'affirmons.

— Quel homme est-ce ?

— Le fils d'un italien, répondit Montcounis, venu à Lyon comme garçon confiseur, travaillant çà et là chez les épiciers à faire de la dragée à six sous par jour. Avec quelques épargnes il monta boutique d'épicerie et droguerie. Son fils apprit les belles lettres ; il devint l'un des plus superbes et glorieux vilains de Lyon.

— Doublé d'un conspirateur. Voici l'écrit saisi sur sa femme aux portes de Villefranche, devant l'abbaye de Joug-Dieu à Monseigneur de Pinac. J'ai déjà fait arrêter son beau-père le sieur de Jons et les sires de Servières et du Soleil, tous trois trempant dans le même complot, mais lui-même a pu fuir.

— Lisez la lettre, crièrent plusieurs voix.

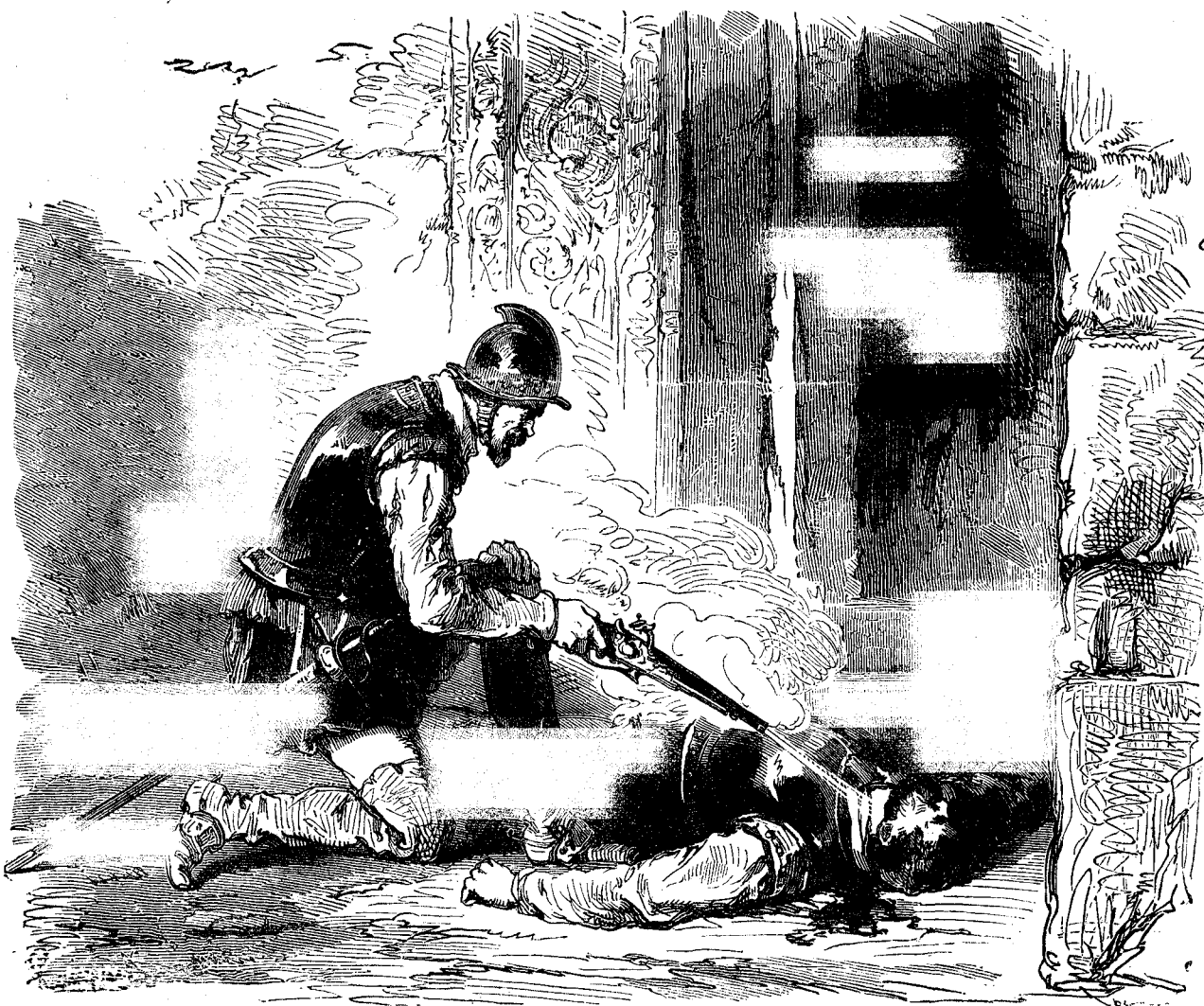
— Elle est adressée à M. de la Guiche, chevalier des deux ordres du roi et grand-maître de son artillerie :

« Je vous puis assurer que le roi a encore beaucoup de serviteurs dans Lyon, lesquels, et la ville aussi, s'est perdue par faute de résolution. Il y avait un mois que j'avais donné quatre moyens divers à M. de Bothéon pour se rendre le maître sans perdre un homme..... »

De violents murmures interrompirent le Duc ; il reprit, quand le silence fut rétabli :

« Toutefois, si le roi peut avoir promptement des forces et nous en faire un peu part, avec le secours que nous pourr-

« donner le
« sieur Alph.
« Corce, j'ai
« espoir en
« Dieu que nous
« pourrions
« encore re-
« prendre Ly-
« on par les
« intelligences
« que nous y
« avons, joint
« qu'ils ne sont
« pas biend'ac-
« cord, et M.
« de Nemours
« n'y a non
« plus d'auto-
« rité que le
« moindre ci-
« tadin de la
« ville : le peu-
« ple qui ne
« fait rien, pour
« ce que le
« commerce
« est perdu, et
« fait incessamment
« grosses gar-
« des, se fâ-
« che ; la no-
« blesse et ceux
« de la ville
« n'ont pas
« toute la bon-
« ne intelli-
« gence que



LA MORT DE PYEPAPE

« l'on estime, et pour cause de la Lieutenance que M. d'Alin-court vent avoir, elle s'est bandée et ne veulent qu'il l'ait. M. de Chevières la prétendant... »

Le duc en était arrivé au pas-âge où il était parlé de ses menées et de ses vues ambitieuses ; il s'arrêta brusquement :

— Qu'est-il besoin, s'écria-t-il, de plus longs discours ? nous sommes environnés de complots et de traîtres ; leurs noms sont sur toutes les bouches : hâtons-nous de nous en délivrer. Si ce sont là des serviteurs du roi, ayons confiance en nous-mêmes et en l'aide du duc de Mayenne. »

Le sort en était jeté ; la plupart des assistants acclamèrent l'orateur. Vainement le père Angé essaya d'apaiser ce délire :

— Vous avez juré, dit-il, obéissance au roi Henri III !

— Nous avions auparavant, lui répondit Jacques Maigret, prêté serment à l'Edit d'Union.

— Je proteste contre tout ce que vous allez décider.

— Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous. Dès demain vous aurez quitté votre collège et serez banni de Lyon.

— J'emporterai avec moi les bénédictions des milliers de victimes que j'ai arrachées à la peste, repartit le père Emond ; je m'en irai content. »

Il quitta aussitôt l'assemblée.

Le tumulte y était à son comble ; les propositions les plus folles, les assertions les plus mensongères trouvaient créances. Les partisans du Savoyard attisaient le feu de leur mieux :

« Le commandant de Pierre-Scize, racontait le lieutenant Autrain, a déclaré qu'il y aurait bien des têtes bas. »

— Le sieur de Dizenieu, gentilhomme de notre maison, ajoutait Saint-Sorlin, ainsi que le secrétaire du duc de Mayenne, ont dû déloger sans trompette. Il en est de même pour tous ceux appartenant aux Princes catholiques, s'ils passent par la ville ; tandis qu'au contraire les partisans d'Épernon, de la Valette ou d'Alphonse Corce sont caressés et festoyés. »

Enfin Nemours parvint à ramener un peu de calme ; il en profita pour faire décider qu'il fallait s'emparer de la ville par la force et adresser de suite au roi un manifeste au sujet de cette prise d'armes.

« Écrivez, dit Georges Grolier, conseiller au présidial, aux procureurs ; et il leur dicta la déclaration suivante :

« C'est chose certaine et assez claire à tous ceux qui ont connaissance de notre histoire française, qu'il n'y a eu une seule des bonnes villes de ce royaume qui ait été plus religieuse de rendre aux très-chrétiens Rois de France le devoir d'obéissance que notre ville de Lyon. . . . »

Il allait toujours accumulant les phrases, sans rien articuler de précis.

— Assez de verbiages, cria Guyot de Masso receveur de l'octroi, et prenant la place de Grolier il dicta à son tour :

« Ayant vu en outre que le roi, quelque promesse et serment qu'il eut fait par son élit d'Union d'abandonner, non seulement les hérétiques, mais même leurs facteurs et adhérents tels que sont Épernon, La Valette et ceux de leur parti. Toutefois il a retenu près de soi leurs créatures, les quarante-cinq bourreaux que le dit d'Épernon lui avait laissés pour être ministres des passions cruelles et tyranniques de son mauvais conseil. . . . »

Il se tut pour que chacun vînt apporter ses remontrances et eût sa part de responsabilité :

« Il a emprisonné les princes, les seigneurs et les députés des trois États venus vers lui sous la foi publique . . . continua Saint-Sorlin. »

« Il a armé les troupes hérétiques de la Guyenne, du Poitou, du Languedoc et du Dauphiné. . . . ajouta un autre. »

« Enfin, acheva Néry de Torveon, chanoine de St-Just, il a empêché l'exposition du St Sacrement dans les églises, sous prétexte que l'on faisait des prières pour les âmes des princes massacrés, et il a voulu forcer les Prédicateurs à faire l'apologie de ces massacres. »

Le manifeste était terminé et signé, quand un homme, ruisselant d'eau et couvert de boue, se précipita dans la salle :

— Eh bien, Pyepape, quelles nouvelles ? interrogea le Duc.

— Bonnes, monseigneur, répondit le bandit, ce que vous pressentiez est arrivé.

Nemours se tourna vers les ligueurs déjà prêts à se retirer :

— Écoutez, dit-il, et voyez si j'avais tort de hâter vos décisions : demain il eût été trop tard. Je savais par de vagues rumeurs que les troupes du Dauphiné s'approchaient de Lyon, mais que tout à coup elles avaient rebroussé chemin. Je soupçonnais une feinte, et voici un homme que j'avais envoyé pour éclaircir mes doutes. Parle, qu'as-tu vu ?

— Il y a deux jours, repartit l'émissaire, je m'étais glissé sans être remarqué au milieu de l'armée royale. Elle semblait faire ses préparatifs pour passer le Rhône à Saint-Rambert. Hier est arrivé un de leurs chefs, Ramefort, venant de Lyon à ce qu'il m'a paru. Il s'est enfermé avec le maréchal de Retz ; je ne sais ce qu'il lui a appris, mais aujourd'hui dès l'aube, ordre était donné de marcher droit aux faubourgs de la Guillotière. J'ai pris aussitôt les devants, j'ai traversé le fleuve à la nage, et me voilà.

— Merci de ton dévouement, dit le duc en lui jetant une bourse pleine d'or. Quant à nous, Messieurs, nous ne pouvons plus reculer ; il faut que demain les bourgeois soient en armes, la porte du pont du Rhône occupée par une grosse troupe des nôtres, et tous les huguenots ou Politiques sous les verroux.

Nous approuvons tout ce que vous ordonnerez, répondirent tous les assistants, et, l'ayant armé d'un pouvoir absolu, ils se séparèrent aux cris de « Noël à Monseigneur de Nemours, longue vie à notre gouverneur ! »

La duchesse avait assisté dans une pièce voisine à toutes ces discussions ; elle avait entendu les décisions prises, mais on n'eût pas reconnu en elle la femme désespérée du sort d'Alphonse. Au contraire, sur ses lèvres passait le même sourire cruel qui éclairait le visage de son mari tendant un guet-apens au jeune

homme. Quelques heures avaient suffi pour opérer ce changement, et c'était l'œuvre de la reine des gueux.

Nina, dans l'ardeur de son dévouement, n'avait pas eu de repos qu'elle n'eût trouvé les motifs de l'enlèvement d'Alphonse et de son emprisonnement à Pierre-Scize. Elle finit par découvrir le rôle joué par Blanche de Savoie ; elle eut peur pour son frère de l'amour d'une ennemie de sa race, et s'avisait d'y mettre brusquement un terme.

La duchesse avait reçu le matin une courte missive conçue en ces termes : « Oubliez celui qui sait feindre et non point aimer : sa bouche vous adore, son cœur vous hait. »

Ces quelques lignes produisirent sur elle un effet terrible, elle chancela un instant sous ce coup inattendu, mais se raidissant par un effort de volonté :

« Amour pour amour, haine pour haine, s'écria-t-elle ; l'insensé qui s'est joué de moi n'aura pas de pire ennemie. »

Un coup de pistolet

Pyepape, tout joyeux des belles pièces d'or qui sautillaient dans la poche de son haut de chausse, était sorti un des derniers de l'hôtel de Savoie. Il s'en allait tranquillement attendre dans quelque taverne le jour prêt à paraître, décidé à souhaiter la bienvenue par des libations répétées à son heureuse aubaine.

Il supputait déjà le nombre infini de cruches que représentait le contenu de sa bourse, et, absorbé par cet intéressant calcul, il en oubliait les précautions de prudence nécessitées par ses rapports habituels avec la maréchaussée.

Or, à cette heure, un danger, bien plus terrible que toutes les patrouilles du guet réunies, était suspendu sur sa tête ; Marcellin suivait ses traces, attaché à ses pas depuis sa sortie de l'hôtel dont il surveillait les abords dès le commencement de la nuit.

Il vit entrer tous ceux qui composaient l'assemblée des ligueurs, et les informations recueillies durant ses trois mois de séjour à Lyon, lui permirent de mettre un nom sur la plupart des figures. Il se doutait bien qu'on avait dû comploter contre son maître, mais comment savoir les résolutions prises, les mesures décidées. Il en était là de ses pensées quand Pyepape parut à la porte :

— J'ai trouvé, se dit Marcellin en se frappant le front ; mort ou vif celui-là me fournira les renseignements que je cherche.

Et sortant de son embuscade il se jeta sur ses traces.

La chasse était facile avec un gibier sans défiance aucune, qui neregardait pas une seule fois en arrière ; le poursuivant se réservait de l'attaquer dans un endroit écarté aussi privilégié sous le rapport de l'ombre que de la solitude.

Il avait peu à peu pressé sa marche, en amortissant le bruit de ses pas, de telle sorte qu'en arrivant au milieu de la rue Paradis, Pyepape sentit une main se poser sur son épaule :

— Deux mots seulement, camarade, lui dit une voix railleuse.

Le bandit s'imagina que le carillon qu'il faisait sonner à sa bourse avait attiré ce causeur nocturne, et, bien que ces sortes de gens n'eussent pas l'habitude de prévenir leur monde, mais de planter tout d'abord un poignard au milieu du dos, il fit un bond de côté et dégaina.

— C'est cela, repartit Marcellin imitant son exemple ; et maintenant, seigneur, voudriez-vous me renseigner sur votre présence cette nuit à l'hôtel de Savoie et sur les discours des nobles sires qui vous y tenaient compagnie ?

— Tu es trop curieux, l'ami, et je te conseille de ne pas te vanter de ce que tu viens de voir près de la maison d'où je sors.

— Merci du conseil, mais pour t'aiguiser la langue faudrait-il la passer contre la lame de mon épée ?

— Je répondrai à ta demande quand je t'aurai coupé les oreilles.

— Soit, j'irai chercher tes paroles au fond de ta gorge.

Leurs fers se croisèrent, mais protégés qu'ils étaient tous deux par une cuirasse, ils avaient peine à se faire de graves blessures, d'autant plus que l'écuyer évitait de frapper au cou pour que son adversaire put parler tout à l'heure.

Cependant le bandit s'était aperçu qu'il avait affaire à trop forte partie et rompant de son mieux, il arriva ainsi, jusque sous la lanterne suspendue au travers de la rue ; une exclamation lui échappa :

— Les morts reviennent donc, s'écria-t-il, en reconnaissant son ennemi dont le visage se trouva un instant en pleine lumière ; j'ai laissé un cadavre sur le pavé de la rue St-Jean, et je le retrouve l'épée à la main.

— Tout à ton service, répondit Marcellin d'un ton goguenard, je n'ai pas voulu partir pour le grand voyage sans t'emmener avec moi. Allons, en route.

(A Suivre)

UNE MÈRE

Le hasard a fait assister celui qui écrit ces lignes à l'une des scènes les plus poignantes qui puissent se concevoir. C'en est pas une aventure banale. Elle se rattache étroitement à l'une des plus brûlantes actualités du moment, au massacre de la mission Flatters, égorgée par les Touaregs dans les déserts de l'Afrique septentrionale.

L'une des quatre victimes, dont les journaux ont publié la terrible fin, s'appelle Etienne Dennery ; c'était un jeune homme de vingt-deux ans, engagé volontaire et qui était parvenu, par son zèle et son ardeur, au grade de maréchal des-logis, Dennery, comme on l'a lu avec épouvante, a péri le dernier, en se défendant à coups de revolver. Quand il eut tiré son dernier coup, il fut massacré. Où est son cadavre, à l'heure qu'il est ? Dieu seul le sait.

C'est bien. L'enfant est mort en faisant son devoir. Tout le monde, en lisant ce terrible événement, s'est senti remué jusqu'au fond de ses entrailles, mais il y a dans ce terrible drame, des coulisses qui sont plus terribles encore.

C'est le sort de la pauvre mère, de la mère orpheline que laisse derrière lui le jeune Dennery. Cette pauvre femme, une couturière de Paris, des plus honorables et des plus estimées vivait depuis un mois déjà dans les transes les plus affreuses et elle a traversé des alternatives de joie et de douleur, qui ont fait blanchir ses cheveux en quelques jours.

Mme Dennery a déjà perdu quatre enfants à la fleur de l'âge, et tout son amour s'était concentré sur ce fils qui vient de perdre la vie si misérablement et si glorieusement en même temps, dans les sables africains.

Ce fils, sur lequel la mère avait concentré tout son espoir et qu'elle avait élevé avec tout son amour et tous ses soins, s'était engagé à l'âge de dix-sept ans. Il était parti pour l'Afrique. Le colonel Flatters l'avait pris en affection, et reconnaissant son intelligence et son dévouement, il l'avait emmené avec lui et lui avait accordé toute sa confiance. Plein de joie, il entretenait sa mère des progrès qu'il faisait tous les jours et de l'estime que lui accordaient ses chefs. Il y a deux mois, la mère reçut une dernière lettre de son fils : « Me voici dans le désert, disait-il, tu resteras quelque temps sans recevoir de mes nouvelles ; mais rassure-toi, je ne cours aucun danger. Avant quinze jours je serai revenu.

La mère reçut la lettre et quoiqu'au fond elle fût inquiète, préoccupée, elle mit sa confiance en Dieu et espéra. Tout à coup, parurent les premiers bruits du terrible événement. La pauvre mère, affolée, courut de tous côtés, au ministère de la guerre, chez les amis, chez ses parents, quêtant des renseignements, sollicitant des consolations, inquiète mais espérant toujours.

Puis un nouveau bruit circula. La mission Flatters, disait-on, était prisonnière des Touaregs, qui la gardaient comme un otage, et qui comptaient l'échanger contre les prisonniers que les Français pourraient faire dans leur tribu.

La pauvre mère était comme folle de joie. Elle allait annoncer la bonne nouvelle partout. Elle ne douta pas d'un heureux dénouement. Elle riait, elle était heureuse. Son fils vivait encore. Il vivait. Quoi de plus ? Il reviendrait bientôt...

Hélas ! la pauvre mère a appris la fatale nouvelle. Elle a lu le nom de son fils, froidement répété par les journaux, et, si elle l'a pu, les quatre lignes dans lesquelles on raconte, sec comme dans un procès-verbal d'huissier, le récit de sa terrible mort. Le doute n'est plus permis. Il ne reste plus de place dans le

cœur de cette pauvre femme, que pour le désespoir et la folie.

Je demande pardon à mes lecteurs, en consacrant ces quelques lignes à ce navrant épisode, de m'être laissé entraîner à un sentiment de compassion, dicté par une pénible préoccupation, et qui ne peut intéresser grand monde. Mais toutes celles qui sont mères me pardonneront et serreront d'un peu plus près leurs enfants dans leurs bras ; car elles avoueront avec moi que s'il est atroce de les perdre, la perte est insoutenable quand l'enfant meurt en pleine santé, loin de vous, sous les coups des sauvages, et sans que vous ayez la consolation de mettre un dernier baiser sur ses yeux fermés.

JULES BRÉMOND.

PETITES NOUVELLES

On annonce de Wiesbaden la mort du compositeur Flotow, décédé dans cette ville, mercredi.

Frédéric Flotow était né en 1812, avait débuté comme compositeur à Paris en 1838. Son œuvre principale, *Martha*, a paru en 1858. Flotow était membre de l'Institut depuis 1864.

Un duel entre deux personnages bien connus :

M. Paul Déroulède, l'auteur si connu des *Chants du soldat*, président de la *Ligue des patriotes* et M. Octave Mirbeau, ancien rédacteur au *Figaro*, rédacteur du *XX^e siècle*, bien connu de nos lecteurs par sa polémique au sujet des *Comédiens*.

M. Mirbeau a blessé M. Déroulède au bras.

Une autre rencontre plus pacifique à Nice, entre le fameux tireur San Malato et Fray un des meilleurs maîtres d'armes de Paris.

San Malato a été touché seulement deux fois, il a boutonné douze fois son adversaire.

Soirée des plus brillantes.

Le conseil municipal de Paris a adopté le projet de délibération suivant :

« La préfecture de la Seine est autorisée à établir le cahier des charges imposées à l'entrepreneur de l'Opéra populaire, qui demande pour son entreprise une subvention de 300, 000 fr., dont la ville dispose à cet effet. »

JACQUES NOUTOUS.

SPECTACLES DE LA SEMAINE

Grand-Théâtre. — *Peau d'Ane*, grande féerie en 5 actes et 20 tableaux.

Théâtre des Célestins. — Pour les représentations de Mme Paola Marié : *Le Jour et la nuit*, opéra-comique en 3 actes, musique de Lecoq, la *Mascotte*, les *Mousquetaires au couvent*, le *Sourd ou l'au-berge pleine*.

Théâtre des frères Grégoire. — Cours du Midi, tous les soirs, à 8 heures, opérettes, opéras-comiques, comédies, saynètes, spectacles variés.

Grand Cirque Rancy. — Avenue de Saxe. Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre avec le concours de tout le personnel de la troupe.

Les dimanches et jeudis, représentation supplémentaire à 3 heures après midi ; la salle est éclairée au gaz et le programme aussi complet qu'aux représentations du soir.

Théâtre Bellecour. — Le 5 février, *Grand Bal* offert par MM. les Étudiants des facultés de l'État au profit des pauvres de Lyon.

Les 11, 12, 13 et 14 février, *Tête de Linotte*, le dernier grand succès de MM. Gondinet et Barrière au Vaudeville.

La troupe est composée de noms bien connus ; MM. Albert Carré, Galabert et Meillet, du Vaudeville ; M. Hawey, du Palais-Royal ; Mlle Caron, de l'Odéon ; Mmes Paurelle, Laville, Englebert et Albret, du Vaudeville.

BUREAU DES NOURRICES

LYON — 21, Quai de Retz, 21 — LYON

BOISSA, DIRECTEUR

Nourrices pour allaiter à domicile.

Nourrices pour emporter les enfants à la Campagne. — Maisons particulières pour faire sevrer les enfants, à toutes les distances

Electricité Médicale

SCIENCES APPLIQUÉES

TISSUS ÉLECTRO-GALVANISQUES

MEDECINE HYGIENE

Ils s'emploient sous les formes les plus variées, telles que **Plastrons, Ceintures, Genouillères, Molletières, Cravates, Manchettes, Semelles, etc.**

Ils ont une action salutaire plus puissante que la flanelle ordinaire, les peaux de chats, les toiles et les ouates diverses.



Le courant électrique bienfaisant de ces tissus spéciaux ne peut être nié par personne : il a été constaté et mesuré par plusieurs savants, et ce, à la suite d'expériences faites notamment dans le laboratoire de physique médicale de la **Faculté de médecine de Paris.**

ILS SONT RECOMMANDÉS :

1° Pour prévenir les maladies qu'engendrent l'humidité et les brusques refroidissements : **Rhumatismes, Rhumes, Bronchites, Angines, Fluxions, Maux de dents, Fièvres, Pneumonies, Phthisies, etc.**

2° Pour guérir ou soulager les personnes atteintes de douleurs ou de névroses diverses ou qui souffrent ordinairement de la tête, de la poitrine, des reins ou de l'estomac.

Se trouvent dans les bonnes pharmacies et les principales maisons d'optique

RENSEIGNEMENTS, CIRCULAIRES, ÉCHANTILLONS et VENTE EN GROS à Lyon, **REVOL et VILLE**, rue Gentil, 4

CONSULTER LES MEDECINS

EXIGER LA MARQUE

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Tenue par **M^{me} PARADIS**

De la Faculté de Médecine de Paris, professeur libre d'accouchement

Rue Belle-Cordière, 22 & 24, LYON

Cette Maison, fondée en 1813, est recommandée à la confiance du public. Les Pensionnaires sont reçues à toute époque de la grossesse : Chambres et Pensions confortables pour toutes les situations de fortune. — L'organisation de cette Maison permet de faire des conditions spéciales aux **Filles mères indigentes** qui sont dans la nécessité de demander des secours pour élever leur enfant.

MALADIES DES FEMMES

Cabinet de consultations, tous les jours, de 1 heure à 5 heures.

2, RUE BOURBON, 2 (angle de la place Bellecour)

Traitement méthodique des suites de couches, inflammations, Pertes, Ulcérations.

Guérison prompte et radicale de la stérilité

La meilleure Eau de Toilette

EAU DE NOELI

chez tous les Parfumeurs

DE TOUTES PROVENANCES

LYON

PRIMEURS DE TOUTS PAYS

AVIS aux Gourmets

FINIS

MAISON FLAMAND

ÉPICERIE FINE

Le 15 février

2, RUE DES ARCHERS, 2

OUVREURE

FABRIQUE DE SAVONS

HUILES D'OLIVES

V^e JOURNET

LYON, Rue Centrale, 24, LYON

entre la rue Grenette et la rue Dubois

Usine et Comptoir à Moirans-Saint-Jean par Grasse (Alpes-Maritimes)

Dépôts à Nice, Antibes, Cannes, Grasse

GRANDE SOURCE NOEL

Tempérante, digestive et apéritive

ST-GALMIER

NE PAS CONFONDRE

avec les autres sources de St Galmier

Classée au premier rang des eaux naturelles de table, riches en ACIDE CARBONIQUE LIBRE, par le Comité départemental d'hygiène.

BRASSERIE DES CONCERTS

RESTAURANT

Siège de la Société de SAINT-HUBERT

Consommations de 1^{er} choix — Table d'Hôte

Repas à la carte et à prix-fixe

9, Rue Ferrandière, 9

A LA RENOMMÉE

44, Rue de la République, 44

— LYON —

GRAND CHOIX DE CHAUSSURES

Pour hommes, dames et enfants, dans tous les prix

Maison recommandée pour vendre meilleur et meilleur marché que tout Lyon.

E. ROUSSET

77, Rue de la République, 77

SPÉCIALITÉS

SIROP de CAFÉ

Boisson pour les chaleurs

EXTRAIT de CAFÉ MOKA

MANIOC DES ILES

Potage à la minute au suc de viande et de légumes

GRAVURE SUR VERRE

GLACES DÉPOLIES

POUR CAFÉS, COMPTOIRS, ÉTABLISSEMENTS

VITRAUX D'ÉGLISE

RUEL

Avenue de Saxe, 260

COMPTOIR PARISIEN

RESTAURANT FRANCISQUE

Place de la Comédie, 25

LYON

DÉFI A TOUTE CONCURRENCE

La plus importante maison de Lyon, dans l'industrie de la

MACHINE À COUDRE, la

MAISON ÉMILE DOUÉ

61, Rue de la République, 61

Livre actuellement pour 125 francs

la meilleure, la plus douce, la plus rapide, la plus solide et en même temps la plus élégante des machines à coudre

LA TRAVAILLEUSE

Montée sur bâti et table de luxe, avec encadrement et mesure métrique, cette machine marche avec une vitesse de 1,200 points à la minute; le point est indéfectible et sans envers.

MANUFACTURE DE PIANOS

VEYRE MAROKY

Maison fondée en 1825

44, Place de la République, 44

FOURNISSEUR DU CONSERVATOIRE

La Maison n'a pas de succursale.

AU CANON-D'OR

Rue Bellecordière, 40

CH. BON

Fabrique de Malles en tous genres

Sacs de voyages, Gibecières, Carabines

COMPTOIR ORIENTAL

RESTAURANT ET SALONS DE SOCIÉTÉ

HUITRES, ESCARGOTS

Biftecks, Côtelettes, Soupe au fromage

DIJOU

4, Place des Célestins, 4, à LYON

Le restaurant est ouvert jusqu'à 2 heures du matin

Rue

DE

L'HOTEL-DE-VILLE

47

LYON

MAISON DE PREMIER ORDRE. — PRIX MODÉRÉS

PHARMACIE DES NÉGOCIANTS

Préparation spéciale de tous les vins de quinquina

au Malaga, Madère, Frontignan, Bordeaux, depuis 4 fr. le litre.

Exécution prompte et soignée des ordonnances de Messieurs les docteurs

ON PORTE A DOMICILE

Rue

DE

L'HOTEL-DE-VILLE

47

LYON

DEMANDEZ DANS TOUS LES CAFÉS, COMPTOIRS & BUVETTES

LE VÉRITABLE QUINA-CASSIS

(Se méfier des contrefaçons)

AVIS

Le Consommateur, si fidèle qu'il soit à l'usage des apéritifs, a toujours reproché à ceux-ci trop d'amertume, conséquence forcée de l'introduction de l'aloès et de la thériaque dans leur composition.

La réunion du meilleur des toniques aux plantes et racines amères, quelquefois pénible à prendre, devient une boisson douce et agréable quand la saveur du cassis est venu lui enlever son acreté dominante sans lui faire perdre ses premières propriétés.

Tels sont les avantages réunis par le Quina-Cassis, boisson apéritive, spécialement recommandée.

AVIS

Aux personnes d'un tempérament débile et anémique. Avec un usage suivi, on obtiendrait du Quina-Cassis les résultats les plus satisfaisants.

Par son prix, plus que modeste, cette excellente boisson est à la portée de toutes les bourses, si petites qu'elles soient. Le Quina-Cassis se prend, indifféremment pur ou mouillé. Dans la saison froide, il réchauffe l'estomac et permet d'attendre sans souffrance l'heure du repas; dans les chaleurs, l'adjonction de l'eau fraîche, en fait un breuvage désaltérant. Il se marie volontiers au vermouth et entrave l'action de celui-ci sur le système nerveux du consommateur.

H. NAQUARD Fils

DISTILLATEUR-LIQUORISTE

Inventeur Breveté

LYON

Seul vendeur en gros

Se trouve en détail chez les Marchands de Comestibles, Épiciers et Cafetiers

Unique Dépôt à Paris, chez Ch. Van BERG & C^e, 14, rue Baudin, 14.

65

RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE
LYON

(Angle de la rue Thomassin)

MANUFACTURE DE PAPIERS PEINTS

BIOLET ET GARDE

Grands et splendides assortiments

Comptoir spécial d'articles bon marché

65

RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE
LYON

(Angle de la rue Thomassin)

LYON, 34, 36 & 38, Rue et Place de la République, 34, 36 & 38, LYON

AUX DEUX PASSAGES

Grands Magasins de Nouveautés

CORBEILLES DE MARIAGE

TROUSSEAUX ET LAYETTES

CHOIX IMMENSE

DE

Lainages, Étoffes de fantaisie pour robes et costumes, Soieries, Velours, Peluches, Tissus noirs, Draperies, Flanelles.

Étoffes pour meubles, Ameublements, Meubles de fantaisie.

Toiles, Articles de blanc, Couvertures, Lingerie,

Bonneterie, Ganterie, Parapluies, Chemises pour hommes, Cravates, Mercerie, Passementerie, Rubans.

Articles de Paris, Châles, Cachemires des Indes, Fourrures.

Chapeaux, Manteaux, Confections, Robes, Costumes pour dames et fillettes, Peignoirs, Matinées.

Coiffures et Vêtements complets pour garçons.

Prix fixes marqués en chiffres connus. — Échange ou remboursement de tout achat qui laisserait le moindre regret
Envoi franco de catalogues, échantillons et marchandises pour tout achat à partir de 25 francs

Ascenseur Edoux, Salon de lecture et de correspondance avec Téléphone et Piano